

## Contre-cartographie narrative avec de jeunes Autochtones de Montréal/Tiohtià:ke

« Raconter » leurs territorialités pour les replacer dans la ville

*Narrative counter-mapping with young Aboriginals from Montreal/Tiohtià:ke*

*“Telling” their territoriality to reinstate them in the city*

*Contra-cartografía narrativa con jóvenes Indígenas de Montreal/Tiohtià:ke*

*“Contar” sus territorialidades para resituirlas en la ciudad*

Marie-Eve Drouin-Gagné et Stéphane Guimont Marceau

Volume 53, numéro 2, 2025

Cartographies autochtones

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1116506ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1116506ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société Recherches autochtones au Québec

ISSN

2564-4947 (imprimé)

2564-4955 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drouin-Gagné, M.-E. & Marceau, S. G. (2025). Contre-cartographie narrative avec de jeunes Autochtones de Montréal/Tiohtià:ke : « Raconter » leurs territorialités pour les replacer dans la ville. *Revue d'études autochtones*, 53(2), 49–60. <https://doi.org/10.7202/1116506ar>

Résumé de l'article

Cet article présente un processus de cartographie participative avec des jeunes de la communauté autochtone de Montréal/Tiohtià:ke. Dans un contexte d'invisibilisation des territorialités autochtones urbaines, liée à la division coloniale de l'espace, la cartographie des espaces sociaux de jeunes Autochtones et de leurs territorialités a participé à leur redonner une place dans la ville, ou plutôt à visibiliser celles qu'ils et elles occupent déjà. La cartographie réalisée avec les jeunes a donné lieu à diverses formes de représentations (dessins, photos, récits, etc.) qui ont servi d'outils de communication et de partage des expériences et savoirs des jeunes Autochtones dans l'espace urbain. Au bout du compte, cette cartographie a surtout permis l'expression de récits individuels qui ont ensuite été rassemblés, dans un processus narratif collectif, pour la cocreation d'une carte narrative. Dans cet article, nous présentons des réflexions sur le processus de recherche et les possibilités méthodologiques de la contre-cartographie narrative qui permet de « raconter » des récits liés aux territorialités autochtones en milieu urbain pour les replacer dans la ville.

© Marie-Eve Drouin-Gagné et Stéphane Guimont Marceau, 2025



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



## Contre-cartographie narrative avec de jeunes Autochtones de Montréal/Tiohtià:ke

« Raconter » leurs territorialités pour les replacer dans la ville

**Marie-Eve Drouin-Gagné**

et

**Stéphane Guimont Marceau**

INRS – Centre Urbanisation  
Culture Société

### INTRODUCTION

CET ARTICLE PRÉSENTE UN PROCESSUS de cartographie participative avec des jeunes de la communauté autochtone de Montréal/Tiohtià:ke. Dans un contexte d'invisibilisation des territorialités autochtones urbaines, liée à la division coloniale de l'espace, la cartographie des espaces sociaux de jeunes Autochtones et de leurs territorialités a participé à leur redonner une place dans la ville, ou plutôt à visibiliser celles qu'ils et elles occupent déjà. Dans cet article, nous présentons nos réflexions concernant ce processus de recherche entamé en 2019. Nous, les coautrices, sommes Québécoises non autochtones, toutes deux professeures à l'INRS UCS. Si le présent article repose sur un projet participatif où les questions, enjeux, méthodologies et analyses ont été réalisées avec des jeunes Autochtones en tant que cochercheuses<sup>1</sup>, ce que nous présentons ici relève de notre analyse de ce processus en mobilisant nos cadres conceptuels et méthodologiques, en tant que chercheuses universitaires.

L'objectif principal de ce projet était de soutenir la décolonisation autant des espaces urbains que des espaces de recherche. Nous avons donc utilisé une méthodologie participative basée sur une approche de cocréation des connaissances respectant les principes de la recherche autochtone. La cartographie participative s'est révélée être une clé essentielle pour faire émerger les territorialités des jeunes Autochtones impliqués

dans la recherche et provoquer leur analyse. À travers la représentation de leurs expériences et connaissances de la ville, les participantes ont pu réfléchir à la manière dont leurs pratiques sociospatiales s'inscrivent dans le tissu urbain et comment elles transgressent les structures et représentations coloniales de l'espace montréalais.

La contribution de cet article se situe au niveau des possibilités méthodologiques que représente la cartographie participative avec de jeunes Autochtones en milieu urbain, en tant qu'exercice de contre-cartographie et en tant que processus narratif. Les résultats présentés ici relèvent donc de l'analyse de notre méthodologie, plutôt que du contenu des récits partagés et des cartes produites. Les appels à décoloniser les pratiques de recherche se multipliant, l'analyse de notre processus de cartographie participative présente des éléments importants en ce sens. Nous proposons l'utilisation de deux concepts, celui de « raconter »<sup>2</sup> les histoires et récits autochtones et celui de replacer, dans la ville, les territorialités autochtones exprimées dans ces récits. Ces concepts permettent d'analyser notre processus de cartographie participative et de montrer comment « raconter » les territorialités peut les replacer dans l'espace urbain.

La première section présente les enjeux liés aux territorialités autochtones en milieu urbain. Nous nous attardons ensuite aux aspects du cadre méthodologique qui répondent à ces

Revue  
d'études  
autochtones



Vol. 53, N° 2, 2025

enjeux, avant de décrire les étapes du processus et les principes qui l'ont guidé. Nous analysons ensuite, à travers des exemples concrets issus de nos propres observations et analyses, ainsi que de témoignages de chercheurs, comment notre processus correspond à ces principes et à nos intentions, en exposant les impacts de l'utilisation de la cartographie participative sur les chercheurs et sur l'espace urbain. Nous discutons finalement de la réappropriation de leurs récits que la cartographie permet, à partir des concepts « raconter » et replacer, qui représentent sans doute la contribution la plus intéressante de notre article.

## LA RECHERCHE SUR LES TERRITORIALITÉS AUTOCHTONES URBAINES

Montréal est située en territoire autochtone non cédé. Les Nations Kanien'kehá:ka et Anicinabe ont une relation importante, historique et contemporaine, avec ce territoire – Tiohtià:ke est son nom en kanien'kéha et Mooniyang en anishnabemowin. L'île, située au cœur d'un vaste réseau de voies navigables, mais entourée de rapides extrêmement difficiles à naviguer, représente historiquement une escale importante pour les nombreuses nations qui traversent la région. Il s'agit donc d'un lieu de rassemblement, d'échanges et de diplomatie et ce, depuis bien avant son occupation par les colons européens (Joyal 2016; Taché et Tremblay 2016). La présence continue de la Nation Kanien'kehá:ka en ces territoires – son rôle dans l'histoire de la région et du fleuve Saint-Laurent, ainsi que la responsabilité qu'elle assume actuellement comme gardienne des terres et des eaux sur lesquelles se trouve Montréal – est de plus en plus reconnue par diverses institutions montréalaises dans leurs énoncés de reconnaissance territoriale, mais il importe de reconnaître qu'une diversité de personnes des Premiers Peuples, incluant de nombreux jeunes, ainsi que des personnes autochtones de toutes les Amériques et au-delà, vivent à Montréal où elles participent à la production des espaces urbains<sup>3</sup>.

Ainsi, la population autochtone urbaine est plus importante aujourd'hui que celle vivant sur réserve – au Québec, 64,6 % de la population autochtone vit dans un petit, moyen ou grand centre de population (Stat Can 2017). La population autochtone de la grande région de Montréal a augmenté de près de 130 % depuis 2006 pour atteindre 46 085 personnes en 2021 (Statistique Canada 2021), ce qui en fait la population autochtone la plus nombreuse au Québec. Sans surprise, les projets de réappropriation de l'espace urbain y sont en croissance constante. De plus, les jeunes représentent une bonne proportion de la population autochtone; soit 17 % pour les 15-24 ans, alors que la même tranche d'âge représente 12 % chez la population canadienne – dont près de 63 % vit en milieu urbain (Anderson 2021). La grande mobilité dont les jeunes Autochtones font preuve, qui pousse Côté *et al.* (2015) à parler de « nouveau nomadisme », enrichit largement leurs territorialités. En outre, les territorialités des jeunes, loin d'être en porte-à-faux avec les territoires traditionnels autochtones, les incluent et les complètent par une diversité de lieux, de relations et de pratiques qui les inscrit

dans différents espaces physiques (incluant les espaces virtuels) et sociaux. Les villes sont ainsi des sites de résurgence autochtone (Howard Wagner 2020; Dorries *et al.* 2019; Coulthard 2014; Simpson 2014) et il importe de reconnaître que les communautés urbaines jouent un rôle majeur dans les transformations sociopolitiques en cours, en plus d'être le siège d'une nouvelle citoyenneté (Lévesque et Cloutier 2013; Walker 2006). Il faut donc saisir la ville comme espace complexe vécu de manière dynamique par les Autochtones (Peters et Anderson 2013).

Cependant, malgré le fait que les villes ont fait et continuent de faire partie des territorialités, des réseaux et des relations autochtones (Dorries *et al.* 2019) et participent à l'histoire et aux réalités contemporaines des peuples autochtones (Guimont Marceau *et al.* 2023; Howard et Proulx 2011; Kermaal et Lévesque 2010; Edmonds 2010), la division coloniale de l'espace associe encore aujourd'hui les villes aux notions de progrès, de développement, de civilisation et de commerce, tout en situant les peuples autochtones en dehors de la modernité et de l'espace urbain (Hugill 2017; Dorries *et al.* 2019). Non seulement les peuples autochtones sont exclus des représentations des espaces urbains dits « modernes », lorsque leur présence est reconnue en milieu urbain, elle repose encore sur des représentations stigmatisantes liées à la pauvreté et à l'exclusion (Porter et Yiftachel 2019). Si ces représentations et exclusions servent le projet colonial de l'État-nation (Razack 2002), elles ont aussi des conséquences directes concrètes pour les peuples autochtones en termes de violence, de dépossession et de marginalisation (Guimont Marceau *et al.* 2020; CERP 2019).

Dans ce contexte où les villes sont des sites d'expression et d'actualisation du pouvoir colonial, et où les existences et pratiques autochtones sont délibérément et constamment effacées, notre projet de recherche visait à contribuer à interrompre l'imaginaire colonial sur lequel repose l'aménagement des villes. Pour ce faire, nous souhaitons développer une approche qui reconnaisse les connaissances et pratiques sociospatiales autochtones comme des contributions importantes à la construction sociale quotidienne des espaces urbains (Guimont Marceau et Drouin-Gagné à paraître, Guimont Marceau *et al.* 2023). C'est donc à ces territorialités autochtones multiples et contemporaines, incluant les savoirs, expériences, pratiques et logiques spatiales des Autochtones vivant de façon permanente ou temporaire à Montréal, que nous nous sommes intéressées. Par ailleurs, ce sont les récits des expériences, émotions, réflexions, etc. qui permettent de saisir les territorialités puisque c'est « par l'intermédiaire du récit que le sujet organise ses liens avec l'environnement et la collectivité » (Berdoulay et Entrikin 1998 : 118). C'est pourquoi notre approche méthodologique est basée sur la cartographie et les récits, afin de visibiliser les territorialités individuelles, mais aussi collectives, de jeunes Autochtones de Montréal. La prochaine section développe le cadre méthodologique sur lequel nous nous sommes appuyées pour développer l'approche mise en pratique avec les jeunes.

## PROCESSUS NARRATIFS ET CARTOGRAPHIQUES POUR LA COCRÉATION DE CONNAISSANCES

Notre approche part du constat de la persistance des violences et processus coloniaux (Tuck et Yang 2012) et de la nécessité de décoloniser nos espaces, particulièrement nos espaces urbains (Tomiak 2017). La décolonisation de la recherche résiste à cette violence continue en interrogeant les présupposés quant à l'expertise et à la supériorité de la science occidentale et en développant des méthodologies autochtones de recherche (Kovach 2021 ; Wilson 2008 ; Smith 1999). Cette remise en question des processus de production des connaissances implique ainsi une transformation des relations de pouvoir pour mettre de l'avant l'expertise et la souveraineté autochtones, en recherche. Certaines organisations autochtones affirment cette souveraineté en exigeant le respect de cadres et principes dans le déroulement de la recherche. Le Regroupement des Centres d'amitié autochtones du Québec (RCAAQ) a ainsi publié en 2021 son *Cadre de référence en recherche par et pour les Autochtones en milieu urbain au Québec* qui met de l'avant une approche décoloniale basée sur les principes de reconnaissance, de réciprocité, d'agentivité – au niveau individuel et collectif – et de pertinence. Ce cadre préconise l'utilisation d'« approches méthodologiques décolonisées, participatives et communautaires » et la collaboration active des participants et participantes à la démarche (RCAAQ 2021 : 14).

Dans cette perspective, nous souhaitons que les participantes de la recherche puissent assumer une posture de cochercheuses qui permette d'influencer le processus, d'utiliser et de bonifier les connaissances et de décider de la diffusion des résultats. Nous avons donc mis de l'avant une approche participative de cocréation de connaissances basée sur la cartographie participative et les récits qu'elle permet d'exprimer. Plusieurs études montrent que l'utilisation de méthodes participatives favorise l'engagement des jeunes dans la recherche et leur empouvoirement (*empowerment*) (Jardine et James 2012 ; Rodriguez et Brown 2009). Parmi les approches participatives, la cartographie participative, elle, permet d'exprimer, de décrire et de communiquer les connaissances et expériences sociospatiales des personnes participant au processus (Herlihy et Knapp 2003 ; Boll-Bosse et Hankins 2018). Le processus de cartographie participative avec les jeunes Autochtones nous apparaissait donc comme un outil important pour aborder à la fois la décolonisation de la recherche et la visibilisation des expériences urbaines autochtones.

Puisque travailler sur les territorialités autochtones en milieu urbain représente une remise en question de la division coloniale de l'espace qui exclut les cultures, les géographies et les histoires autochtones de l'espace urbain (Peters et Newhouse 2003), notre processus participatif en était aussi un de contre-cartographie. Utilisée pour la première fois par Nancy Peluso (1995) pour décrire la création de cartes représentant les perspectives et intérêts de groupes autochtones souvent ignorés par l'État, la contre-cartographie est aussi définie par Eades et Zheng (2014 : 81) comme « la création d'un espace de représentation alternatif » pour

contrer les héritages coloniaux et les espaces hégémoniques. La contre-cartographie utilise les cartes comme stratégie de communication pour visualiser et valoriser les savoirs et pratiques sociospatiales autrement marginalisées (Orangotango Kollektiv+ 2018). La contre-cartographie est ainsi pratiquée par de nombreux groupes autochtones pour expliquer, réfléchir et (r)établir leurs relations avec la Terre et les territoires, même dans des contextes urbains (Hirt et Lerch 2014 ; Berno et Sales 2009). Plusieurs chercheuses et chercheurs autochtones ont d'ailleurs souligné l'importance de (re)cartographie et d'analyser les spatialités contemporaines, coloniales et autochtones, pour permettre aux peuples autochtones d'exprimer leurs systèmes de connaissances spatiales, ou leurs épistémologies et pratiques spatiales (Pualani Louis *et al.* 2012), et de remodeler leurs territoires (Goeman 2013 ; López Urrego 2010).

Les récits font par ailleurs partie intégrante de processus de contre-cartographie en contexte autochtone et se révèlent fondamentaux pour l'expression de pratiques et de savoirs spatiaux. Ainsi, Lucchesi (2018 : 22) souligne que « le travail de toute carte est de raconter un récit en relation à un lieu ou à l'espace » (traduction libre) et qu'en tant que cartographe autochtone, il importe pour elle de développer des pratiques qui partagent les récits autochtones de façon significative. La cartographie créée par et pour les Autochtones vise donc selon elle à partager les récits autochtones. D'ailleurs, plusieurs travaux ont abordé les relations entre la cartographie et les processus narratifs (Caquard et Cartwright 2014), notamment en contexte autochtone (Caquard *et al.* 2009). Le mouvement de cartographie développé par des intellectuelles autochtones (ex : Pualani Louis 2007 ; Lucchesi 2018)<sup>4</sup> s'appuie ainsi sur les récits pour communiquer des savoirs liés au territoire, pour réclamer ce territoire, se le réapproprier et insérer la présence autochtone dans ses marqueurs géographiques.

De plus, les récits et les processus narratifs font partie des approches autochtones en recherche (Archibald 2008). Grande, San Pedro et Windchief (2015) inscrivent ainsi les processus narratifs au cœur des « projets autochtones » de recherche, que Linda Smith (1999) a, la première, appelé à créer afin de décoloniser la recherche. Selon ces auteurs et autrices, les processus narratifs incluent les projets de « mémoire, en prenant en considération l'histoire de sa communauté ; réclamation, en se réappropriant des espaces, des lieux et des perspectives ; et régénération, pour avancer en tant que peuples contemporains tout en maintenant des valeurs traditionnelles » (Grande *et al.* 2015 : 117). De même, Vizenor (2008) met au centre du projet décolonial de « survivance » la continuité des récits et des souvenirs, afin de soutenir les projets de vie des peuples autochtones tout en préservant leurs savoirs, souverainetés et identités en tant que peuples. Les récits autochtones, et en particulier ceux enracinés dans le territoire, sont donc d'une grande importance dans les processus de décolonisation de la recherche (Archibald *et al.* 2019) et de résurgence des pratiques, savoirs et mémoires autochtones (Grande *et al.* 2015). La recherche basée sur les récits (*storytelling*) peut aussi participer à la



création de nouvelles subjectivités et relations (Derickson et Routledge 2015; Torre 2009; Kindon *et al.* 2008; Cahill 2007) puisque des compréhensions nouvelles sont forgées à partir des récits partagés, lesquelles influencent aussi la diffusion des résultats de recherche.

Notre approche s'est donc construite autour de récits et de processus narratifs soutenus par la cartographie participative, afin de replacer les peuples autochtones dans la trame des espaces urbains partagés. L'objectif était de participer au démantèlement des représentations et espaces racialisés en réinscrivant les récits et présences invisibilisées dans le paysage (Goeman 2013). La prochaine section présente la mise en place de cette approche.

### **MISE EN PLACE DU PROCESSUS DE RECHERCHE : DES CARTES ET DES RÉCITS**

Ce cadre méthodologique a servi à développer un processus de cartographie participative, dont nous détaillons ici les étapes. Nous discutons ailleurs du contenu des cartes et récits partagés par les participants et participantes (Guimont Marceau et Drouin-Gagné, à paraître). Il s'agit donc ici non pas de présenter l'aboutissement du processus en analysant les données qui en ont émergé, mais plutôt de démontrer comment, concrètement, il a été possible de mettre en place ce processus qui respecte les principes théoriques présentés dans la section précédente.

Au total, 18 personnes de 18 à 35 ans et deux personnes aînées (un homme et une femme) ont été rejointes par ce processus en s'engageant dans une ou plusieurs de ces étapes. Elles provenaient des Nations innue, atikamekw, kanien'kehá:ka, anicinabe, déné, waban-aki, wendat, inuit et métis, et possédaient le français ou l'anglais comme langue seconde ou maternelle. Certaines étaient nées en ville, d'autres y avaient migré pour différentes raisons, principalement pour poursuivre des études postsecondaires ou pour le travail. Certaines envisagent un futur à Montréal, d'autres pensent retourner vivre dans leur communauté d'origine. 16 d'entre elles s'identifiaient comme femme ou personne non-binaire.

### **ATELIERS DE CARTOGRAPHIE PARTICIPATIVE : DE L'INDIVIDUEL AU COLLECTIF**

Notre processus a débuté par un atelier de cartographie participative d'une journée organisé en octobre 2019. Cet atelier a servi à poser, avec les cinq femmes autochtones qui y ont pris part, dont une aînée, les bases de la méthode qui allait nous servir pour la suite du processus (voir Guimont Marceau, Drouin-Gagné et López Urrego 2024). Nous avons ensuite organisé une série d'ateliers, tenus en mode virtuel, à l'automne 2020, avec sept jeunes de la communauté, accompagnées par un aîné. Les jeunes se sont rencontrées à six reprises pour des périodes de deux heures entre les mois d'octobre et de décembre 2020. L'aîné qui nous accompagnait a participé à la première et à la dernière de ces rencontres.

Dans les ateliers, tant en mode présentiel que virtuel, nous avons d'abord offert une introduction à la cartographie et à la contre-cartographie. Cependant, dès notre premier

atelier, nous nous sommes positionnées dans un processus de cocréation des connaissances où les jeunes restaient les expertes des savoirs, histoires et expériences qu'elles souhaitaient partager, et de la façon dont elles souhaitaient les partager, et devenaient ainsi des cochercheuses plutôt que des participantes. Nous discutons plus loin de cet aspect de la recherche qui contribue selon nous à la décolonisation de celle-ci, mais nous voulons d'abord décrire le processus entrepris par les cochercheuses.

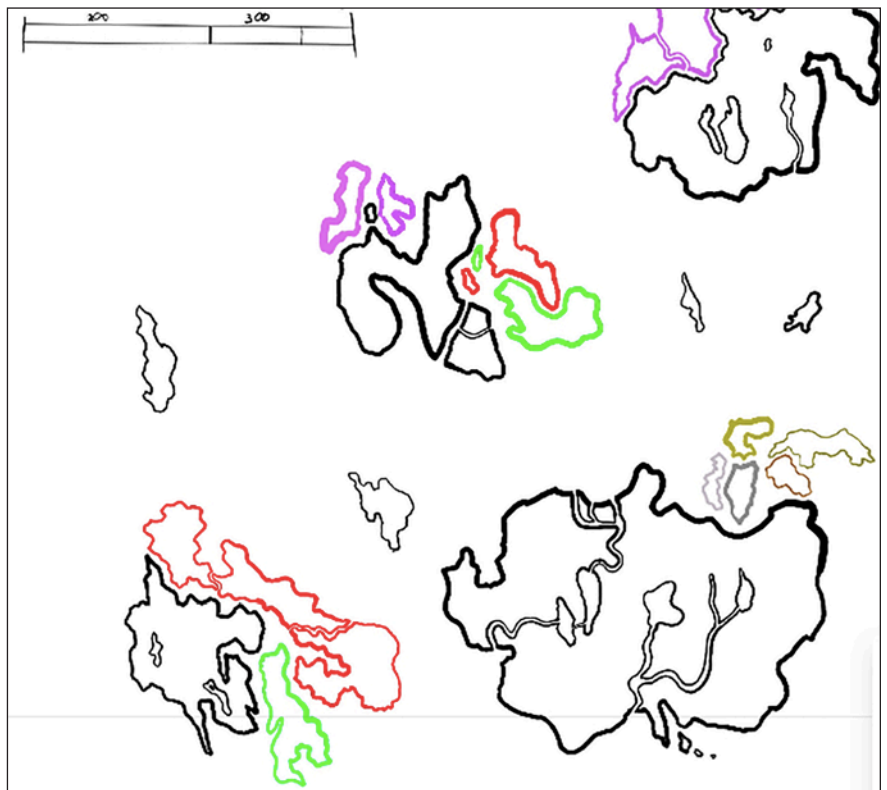
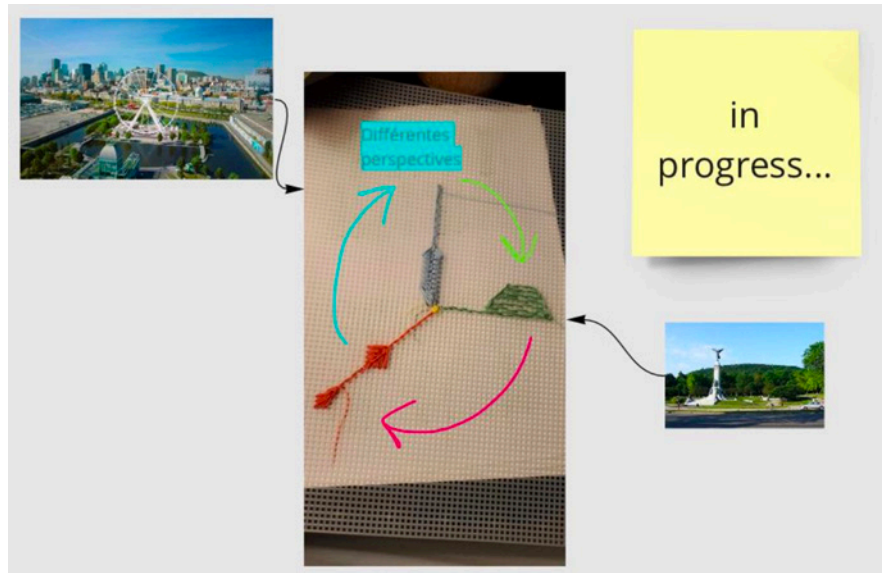
Elles étaient d'abord invitées à créer une carte individuelle représentant leurs espaces dans la ville. Dans un souci de respect des ontologies et épistémologies spatiales des participantes, elles pouvaient décider de la forme sous laquelle représenter ces territorialités, sans contrainte de format ou de support. Elles ont ainsi créé des dessins, du perlage, de la broderie, des collages numériques, des cartes mentales, des poèmes, etc. Certaines cochercheuses ont choisi de représenter des émotions rattachées à des expériences vécues à Montréal, ou encore à certains lieux importants pour elles, ainsi que les relations entre ces lieux. D'autres ont présenté leur arbre généalogique en le rattachant à différents lieux de la ville et à des personnes associées à leur trajectoire de vie. D'autres encore ont réalisé une cartographie symbolique du soi où apparaissent des parcours liés aux rêves, aux projets et à la vie professionnelle. Dans une autre carte, la superposition d'images de lieux, d'événements, d'organisations et de symboles représentait le parcours d'épanouissement et d'affirmation des identités culturelles et de genre d'une cochercheuse.

Lors des ateliers, en personne comme en ligne, les cartes individuelles ont ainsi pris plusieurs formes, mais leur point commun était qu'elles devenaient un support pour l'expression de récits concernant les expériences et les savoirs des cochercheuses par rapport à l'espace urbain. Les cochercheuses ont eu le temps de réfléchir à leurs représentations personnelles de la ville avant de les présenter aux autres participantes au cours de cercles de partage. Cet exercice a servi à nourrir la mise en commun des connaissances et expériences, menant à une compréhension collective de leurs territorialités et espaces partagés.

Le premier atelier d'une journée n'a pas mené à la création d'une carte collective, par manque de temps. En 2020, la situation sanitaire nous a forcées de tenir nos activités en ligne. Il nous a alors semblé, dans ces circonstances, que de réunir les cochercheuses à plusieurs reprises nous permettrait davantage d'établir le sentiment de collectivité recherché et de pousser plus loin le processus cartographique. Les ateliers virtuels ont aussi débuté par la réalisation de cartes individuelles, en vue d'un partage lors de rencontres subséquentes. Des sessions d'analyse leur ont ensuite permis d'identifier des éléments clés sur les diverses cartes individuelles, puis de réfléchir à la possibilité d'une carte collective, à ce qu'elle pourrait y représenter et comment. Ces discussions ont tourné autour des expériences qu'elles voulaient représenter, ainsi que sur les significations, implications et enjeux de ces expériences.

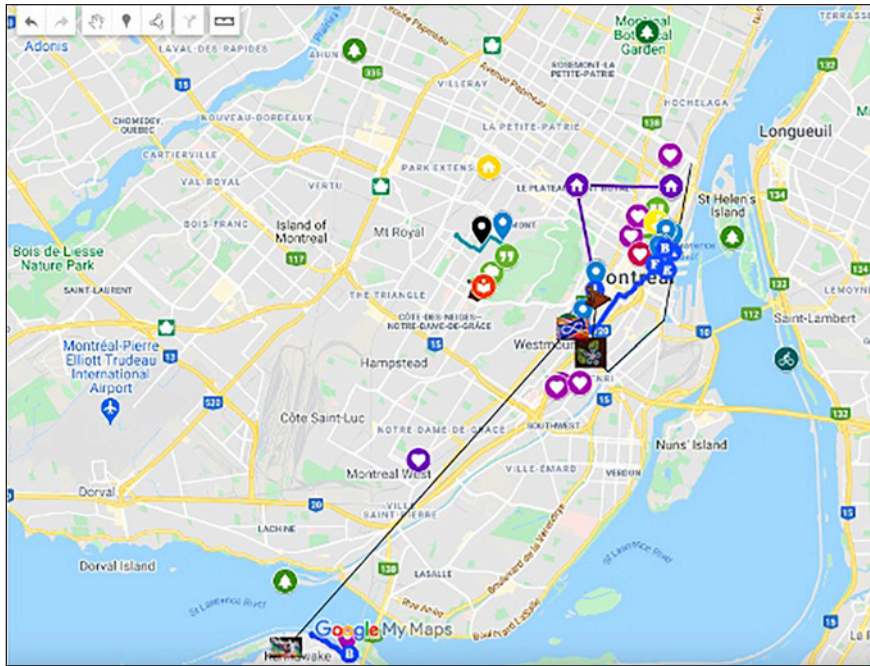
Afin de réfléchir à cette carte collective, une première ébauche de carte a été élaborée sur la plateforme MyMap qui permet un travail collaboratif où chacune pouvait ajouter des éléments et où il était possible d'inclure, pour chaque lieu, espace ou trajectoire, des images, des vidéos, des éléments audio ou des récits écrits. Les cochercheuses avaient ainsi organisé des éléments qu'elles voulaient cartographier en couches thématiques où elles pouvaient ajouter des lieux et des trajectoires et les associer avec des récits, des images et des vidéos. La carte a servi à rassembler ces récits concernant des réalités partagées et à chaque rencontre, les cochercheuses présentaient ce qu'elles avaient ajouté et ce qu'elles souhaitaient ajouter, contribuant ainsi à un récit commun. Lors du dernier atelier, les cochercheuses ont présenté leur carte à l'ainé qui nous accompagnait dans les ateliers virtuels. Cet échange intergénérationnel a permis à l'ainé de re-situer les récits des cochercheuses dans une trame historique partagée et de renforcer ainsi les processus de valorisation et de réappropriation déjà entamés. La carte ainsi créée est demeurée la propriété des cochercheuses qui y ont toujours accès, mais n'a pas été rendue publique, parce qu'il s'agissait d'une première étape et d'un outil qui avait servi à la communication entre les cochercheuses, dans un exercice de collaboration et de coconstruction des connaissances. De plus, les cochercheuses voulaient ajouter des voix d'autres jeunes aux leurs, avant de finaliser une carte collective.

Les cochercheuses nous ont donc mandatées pour inclure d'autres voix afin de développer une carte narrative collective qui, bien que non exhaustive, réunirait les récits de plus de jeunes de la communauté autochtone de Montréal/Tiohtià:ke venant d'une diversité de nations. Nous avons donc réalisé des entretiens individuels avec sept autres personnes au cours de l'hiver et de l'été 2021. Les entretiens représentaient un changement de méthode, mais qui s'est néanmoins ancré dans le même cadre méthodologique de cartographie participative et de cocréation des connaissances. Nous avons ainsi réalisé les entretiens en deux temps. Nous avons d'abord eu une conversation concernant leurs relations *avec et dans* la ville,



**Figure 1**  
Exemples de cartes réalisées par les cochercheuses lors des ateliers virtuels  
En haut, la broderie de lieux significatifs pour la cochercheuse et en bas, une carte émotionnelle de Montréal

en s'attardant aux espaces et lieux significatifs pour elles. Elles étaient ensuite invitées à créer leur propre représentation de ces relations, lieux et espaces significatifs et à nous les présenter lors d'une deuxième conversation. Les thématiques et les récits de ces cartes individuelles venaient compléter et recouper ceux recueillis dans la carte collective lors des ateliers en ligne. Bien que cet article porte sur le processus plutôt que sur les résultats, nous présentons ici les grandes lignes de ces thématiques.



**Figure 2**  
**Capture d'écran de la carte collective réalisée sur Mymaps**

### PARCOURS IDENTITAIRES

À travers des histoires liées à différents lieux, les cochercheuses ont abordé les enjeux identitaires qu'elles y avaient vécus. Certaines ont mentionné leur difficulté à pouvoir vivre leur identité autochtone en milieu urbain, alors que d'autres ont affirmé y avoir (re)trouvé leur(s) identité(s). Dans les deux cas, des lieux de rassemblement ou services pour personnes autochtones représentaient d'importants catalyseurs de (ré)appropriation identitaire, en plus de fournir un espace communautaire souvent crucial. Ces lieux et organisations, par exemple Montréal Autochtone, les associations pour étudiants et étudiantes autochtones des universités et cégep, le Wapikoni, Mikana, jouent un rôle important dans le développement ou le soutien de l'identité autochtone pour les jeunes se trouvant en milieu urbain.

### COMMUNAUTÉ

Par ailleurs, les lieux, organisations et événements qui soutiennent l'affirmation identitaire hébergent aussi le sentiment communautaire. Les cochercheuses ont souligné le rôle crucial que joue la communauté autochtone dans leurs parcours respectifs. Des lieux et événements qui permettent la transmission et le partage de la culture deviennent aussi des endroits où se rattacher à la communauté et où développer des relations. Ainsi, une des participantes soulignait que « Même si on est à l'extérieur des communautés, on a ce sentiment de communauté et d'entraide ». Les actions politiques, par exemple pour la lutte contre les changements climatiques ou en solidarité avec différentes revendications autochtones, aident aussi à s'ancrer dans la communauté et à affirmer des identités. Les cochercheuses ont insisté sur l'importance qu'elles accordent à (re)donner à la communauté.

### MOBILITÉ ET FLUIDITÉ DES TERRITORIALITÉS ET DES RELATIONS AUX TERRITOIRES

Les récits partagés témoignent d'une mobilité et d'une fluidité des trajectoires qui s'inscrivent à différentes échelles, du local au global. Plusieurs d'entre elles voyagent très régulièrement entre Montréal et une ville ou communauté du Québec pour retrouver leurs proches qui continuent d'y résider. Elles voyagent aussi à travers le Canada ou à l'étranger quand c'est possible, et certaines d'entre elles faisaient partie de réseaux autochtones nationaux ou internationaux qui participaient à leurs territorialités et influençaient également leurs parcours identitaires. Elles ont aussi une certaine mobilité, sans doute aussi caractéristique de leur génération, à pratiquer plusieurs espaces de la ville, soit en y habitant de façon successive, soit pour y pratiquer différentes activités.

### VISIBILITÉ

Une thématique est ressortie comme étant transversale aux échanges et aux autres thématiques, celle de la visibilité de la présence autochtone à Montréal. Les cochercheuses ont exprimé une volonté d'être représentées dans l'espace, d'avoir des repères dans lesquels se reconnaître comme personne autochtone. Ces repères peuvent être sous forme d'art public, de toponymie, d'espaces ou de bâtiments communautaires, ou encore d'événements spéciaux. Les repères peuvent aussi se manifester dans les lieux du quotidien, par exemple, tel qu'exprimé par une cochercheuse, en retrouvant un livre écrit en atikamekw nehiromowin dans une collection de la bibliothèque de son université.

Une autre des cochercheuses a cartographié les diverses murales réalisées par des artistes autochtones à Montréal, en mentionnant « la chance qu'on a de croiser ces œuvres, de nous rappeler qu'on appartient aussi à la ville, qu'on est présentes. Ces murales viennent rappeler aux gens : on est contemporains, on existe, il y a des réalités qui sont les nôtres. On mérite d'être célébrées. ». En plus de l'art public, la présence des artistes autochtones dans des lieux comme un café ou une salle de cinéma est une autre façon de convoquer l'imaginaire autochtone dans l'espace urbain. Ces éléments servent à rappeler que, comme l'a souligné l'aîné qui nous accompagnait « l'Autochtone a toujours été là, il est encore là et sera toujours là ».

En plus des lieux marqués par des représentations de la présence autochtone dans la ville, les cochercheuses ont souligné l'importance des éléments de la nature comme la montagne, le fleuve, les rapides, etc. Tel que mentionné par l'aîné, les noms de ces « monuments » existent encore aujourd'hui avec des noms en langues autochtones, notamment les



langues anishinabewomin, kanien'kehá:ka et atikamekw nehiromowin. Ainsi, ils et elles ont souligné l'importance de mettre de l'avant la toponymie autochtone dans la ville et ont salué le fait que certains lieux ont été renommés en kanien'kehá:ka comme le parc Tiohtià:ke Otsira'kéhne et la rue Atateken (ataté:ken). Ils et elles pensent que ces éléments de toponymie, bien que trop peu nombreux, soutiennent la visibilité des histoires et présences autochtones en ville.

Les cochercheuses ont salué la tenue d'événements célébrant les cultures autochtones à Montréal. Que ce soit le festival international Présence Autochtone, le Pow Wow de Montréal ou les semaines thématiques organisées au sein de certaines universités, il s'agit de moments forts permettant à la communauté de vivre les cultures et de les partager avec ses membres et avec le public. Ces différents éléments – l'art, la toponymie, les événements culturels – permettent de rendre visible les présences autochtones en ville, d'une façon qui est significative pour les jeunes Autochtones qui ont exprimé avoir parfois du mal à se retrouver dans l'espace urbain. Autrement dit, si ces éléments étaient soulignés comme importants et significatifs, ils restaient trop peu nombreux, selon les cochercheuses, pour assurer une réelle visibilité de la communauté autochtone de la ville.

### **LES DÉFIS D'ÊTRE AUTOCHTONE À MONTRÉAL/TIOHTIÀ:KE**

Cette volonté de visibilisation était aussi en lien avec le fait que pour les cochercheuses, « vivre qui on est, notre culture » peut être difficile en ville. Certaines ont soulevé le manque d'espaces naturels et la difficulté de réaliser des activités liées au territoire. Une participante partageait cette expérience : « Partir d'un petit village de 1 000 personnes avec l'espace infini comme horizon, pour aboutir dans un espace où il y a tellement de monde, c'est un contraste parfois difficile. Avec le temps je m'habitue, mais ça va toujours me manquer chez nous ». D'autres ont mentionné les commentaires négatifs, voire racistes, ou les stéréotypes reçus ou entendus dans divers lieux. D'autres encore, ont affirmé vivre une certaine déconnexion de leur culture, parfois depuis plus d'une génération.

Certaines ont aussi soulevé l'aspect colonialiste de la ville et le manque d'information concernant l'histoire coloniale de Montréal. Une cochercheuse mentionnait avoir déjà organisé un parcours de lieux marquant les relations coloniales à Montréal. Une autre cochercheuse avait assisté à une conférence sur l'histoire de la dépossession et du déplacement de la dernière communauté autochtone à avoir habité l'île, maintenant devenue Kanehsatà:ke. Dans les deux cas, les cochercheuses soulignaient l'importance de faire connaître ces histoires et d'y répondre, entre autres par une meilleure visibilité des récits, expériences et savoirs autochtones. Certaines ont également témoigné du rôle joué par ces histoires transmises par la communauté dans leur réappropriation identitaire. La valorisation de la présence autochtone dans la ville, pour elles-mêmes et pour d'autres jeunes Autochtones, est donc devenu l'objectif du projet à plus long terme.

### **ANALYSE DU PROCESSUS DE RECHERCHE : RÉSULTATS MÉTHODOLOGIQUES**

Au-delà du contenu des cartes individuelles et collectives qui ont été créées tout au long du projet, et qui sont analysées ailleurs (Guimont Marceau et Drouin-Gagné, à paraître), il nous semble que le processus que nous avons réussi à mettre en place avec les cochercheuses représente un résultat de recherche en lui-même, et qu'il vaut la peine de s'y attarder. Un des points forts de cette recherche, dans une perspective décoloniale, nous semble être d'avoir travaillé avec des cochercheuses plutôt que des participantes à la recherche. Nous présentons donc ici le rôle de ces cochercheuses dans la création de la carte collective avant de revenir sur les principes que nous avons suivis tout au long du processus de recherche.

### **PROCESSUS DE COCRÉATION AVEC DES COCHERCHEUSES ET UN COMITÉ CRÉATEUR**

Selon la définition que nous adoptons, la décolonisation de la recherche résiste à la violence coloniale en interrogeant l'expertise et à la supériorité de la science occidentale par rapport aux méthodologies autochtones de recherche (Kovach 2021 ; Wilson 2008) et en transformant les relations de pouvoir pour mettre de l'avant l'expertise et la souveraineté autochtones en recherche. C'est pourquoi nous avons adopté une approche de cocréation des connaissances où les jeunes étaient reconnues comme des cochercheuses expertes des savoirs, histoires et expériences qu'elles souhaitaient partager, et de la façon dont elles souhaitaient les partager. En tant que cochercheuses, elles ont modelé notre méthodologie dès le premier atelier. Ce sont elles qui ont choisi les formes de leurs cartes, mais surtout, qui ont partagé, écouté et analysé les récits soutenus par ces cartes. Ce sont aussi elles qui ont défini les objectifs et décidé de faire une contre-cartographie narrative visant à visibiliser et à valoriser les présences autochtones, historiques et contemporaines, dans la ville, pour elles-mêmes et pour d'autres jeunes Autochtones aujourd'hui et dans le futur (voir [carteconfluencesmap.com](http://carteconfluencesmap.com)). Dès le début du processus, les cochercheuses ont mis l'accent sur l'importance de redonner les résultats de la recherche en créant un outil pour les jeunes Autochtones qui vivent ou arrivent à Montréal afin de leur montrer qu'il est possible de vivre son identité en ville, et pour faciliter l'accès à la communauté et à ses ressources.

Afin de nous assurer que la carte collective créée respecterait la volonté des cochercheuses, nous avons invité celles qui le désiraient à se joindre à un comité créateur. Ce comité a rassemblé neuf des personnes ayant été impliquées dans la recherche et s'est réuni trois fois à l'automne 2021 afin de décider du format à donner à cette carte finale. Un atelier de création d'une demi-journée a ensuite eu lieu en mars 2022 et a permis aux cochercheuses d'analyser les récits compilés tout au long du projet, de sélectionner de façon collaborative les éléments à inclure dans la carte narrative et de les organiser en un récit collectif. Le comité a par ailleurs choisi de réaliser une carte narrative qui présente un récit collectif à partir d'extraits audios des récits individuels partagés lors



des ateliers et des entrevues. Ce nouveau récit est non géo-référencé, organisé plutôt en thématiques transversales qui concernent tout l'espace urbain. Ce récit collectif est illustré par une jeune artiste anicinabe, Fabienne Théoret Jerome, à l'aide motifs et de pratiques culturelles, telles que les fleurs, le perlage et le tannage de peaux. En réalisant une représentation artistique de Montréal et de leurs récits, le comité tend vers ce que Lucchesi (2018) appelle une cartographie décoloniale, qui consiste à relater des récits autochtones de façon signifiante pour et par les personnes autochtones, selon des modalités qui leur conviennent. De plus, la création de cette carte a permis au comité de développer une compréhension commune et partagée des enjeux, expériences et réalités vécues par les jeunes Autochtones dans la ville de Montréal.

### LES PRINCIPES AYANT GUIDÉ LE PROCESSUS DE RECHERCHE

L'un des défis d'une recherche avec de jeunes Autochtones, et peut-être encore plus lorsque cette recherche se déroule virtuellement en contexte de pandémie, est d'instaurer un espace qui soit culturellement sécurisant (Blanchet-Cohen et Richardson 2017). La sécurisation culturelle impliquant un changement dans les rapports de pouvoir, il revient aux personnes concernées de définir ce qui est sécurisant ou non (Brascoupe et Waters 2009). Pour la préparation des ateliers, nous avons donc travaillé avec une des cochercheuses qui nous a guidées dans l'établissement d'un espace sécurisant.

Un des premiers éléments a été la participation d'ainées autochtones aux ateliers (tant en présentiel que de manière virtuelle), à tout le moins pour l'ouverture et la fermeture, et comme personne-ressource que les jeunes pourraient contacter au besoin tout au long du processus. Les aînées ont ouvert les échanges et le résultat leur a été présenté à la fin. Ces personnes ont en outre pu apporter écoute et support aux cochercheuses, en plus de nourrir nos réflexions collectives. Elles ont partagé leur propre expérience de la ville; elles comprenaient bien la réalité d'être un ou une jeune Autochtone en milieu urbain. En plus de largement contribuer à créer un espace sécurisant, la présence des aînées a permis des échanges intergénérationnels importants. Les jeunes ont présenté leur travail au cours du processus et les aînées leur ont offert des commentaires personnalisés. Leur présence a été fondamentale, comme en témoigne une cochercheuse :

En tant que jeune Autochtone en milieu urbain, il m'est assez rare de vivre ma spiritualité avec d'autres personnes. Ces rares occasions qui s'offrent à nous font un grand bien pour l'âme, surtout en ces temps [de pandémie] où la solitude commence à nous peser. Les prières de l'Aîné et le fait de l'écouter en groupe, nous a tous, selon moi, apporté un certain sentiment de paix.

De plus, comme le souligne la cochercheuse dans la citation ci-haut, l'espace sécurisant impliquait de faire de la place pour des épistémologies autochtones qui peuvent inclure la spiritualité, la prière, voire les cérémonies, dans le processus de cocréation des connaissances (Wilson, 2008). C'est aussi pour respecter les épistémologies et les ontologies autochtones que nous n'avons pas imposé de format pour la cartographie. Les cochercheuses pouvaient réaliser des

cartes individuelles selon les formats qui leur convenaient et au bout du compte, ce sont les récits que ces cartes permettaient de partager qui ont été au cœur du processus, qui en est devenu un de contre-cartographie narrative. Le partage de récits étant au centre des épistémologies autochtones, il était fondamental de faire place à la narration dans notre processus de contre-cartographie.

Le partage de ces récits a par ailleurs permis de ramener les connaissances autochtones à une pertinence contemporaine, à travers de nouveaux récits racontés par les jeunes et leurs relations aux récits des aînées, ce qui a donné lieu à de nouvelles compréhensions de leurs diverses expériences : « au sein des épistémologies autochtones, les récits sont à la fois perturbateurs, nourrissants et producteurs de connaissances. Ils représentent en outre des théories en action; les récits relèvent de la théorie de la décolonisation dans sa forme la plus naturelle » (Sium et Ritskes 2013 : II).

Gaudet (2019) établit par ailleurs le pont entre le partage de récits et les principes de relationnalité qui sont fondamentaux dans les paradigmes autochtones de recherche (Wilson 2008; Bird-Naytowhow *et al.* 2017). Il mentionne que cette relationnalité implique la création de « moments et d'espaces où les connexions sont renforcées, les récits sont entendus, où l'on peut se souvenir et où l'on nous rappelle qui nous sommes » (Gaudet 2019 : 10, traduction libre). Ce sont ces partages de récits et cette relationnalité qui étaient au centre de notre démarche de cocréation.

Cette relationnalité s'est par ailleurs mise en place avec les cochercheuses et entre elles, en créant une dynamique de groupe lors de la journée d'atelier et lors des rencontres virtuelles centrées sur l'échange et le partage. Le temps pris pour interroger chacune sur sa semaine et son état général, pour les conversations informelles concernant certaines réalités ou des événements de l'actualité, pour l'humour et le rire, était nécessaire à la création d'une ambiance chaleureuse permettant le partage des expériences et des savoirs. Les moments de rires et de soutien ont été fréquents et nécessaires pour la création d'un lien de confiance avec et entre les cochercheuses. Ainsi, dans un témoignage partagé avec l'équipe, l'une d'entre elles, qui a participé aux ateliers virtuels, affirmait :

Ayant eu d'autres expériences en recherche, je peux vous assurer que ce processus ne ressemblait en rien à ce à quoi j'étais habituée. Chaque atelier était convivial et nous avions hâte de nous rencontrer chaque semaine pour discuter. Ces ateliers nous offraient de précieux moments d'interaction, rares, en ces temps hors du commun. Tant les réflexions que les fous rires étaient au rendez-vous.

Ainsi, la mise en place d'un espace sécurisant basé sur les relations a créé un climat propice au partage. Windchief et San Pedro (2019) soulignent l'importance des espaces sacrés de transformation et de résistance qui sont créés par ce type de relation, de conversation et de partage. Prendre le temps d'échanger des expériences et des récits est un élément fondamental du processus. Les moments de partage des expériences ou créations individuelles apportaient des

réflexions collectives approfondies qui, en retour, nourrissent les réflexions et analyses individuelles. Dans le même témoignage, la cochercheuse citée plus haut développait cette idée dans ses propres mots :

À chaque rencontre, nous partageons des bribes de nos histoires en lien avec différents lieux de la ville de Montréal. J'étais captivée par le parcours de chacune et étonnée que nos récits, malgré leurs particularités, se rejoignent tous d'une manière ou d'une autre. Je me suis reconnue dans plusieurs expériences d'autres participantes. J'étais aussi étonnée que plusieurs aient côtoyé et « vécu » les mêmes endroits, mais de façons différentes pour la plupart.

Cette dimension de partage a donc permis de créer des liens et de se reconnaître dans les récits des unes et des autres, tout en créant un sentiment de solidarité et d'appartenance à la ville et à la communauté autochtone urbaine. Le partage, dans un espace sécurisant, représente une dimension qui n'est pas à négliger dans un contexte où l'on cherche à décoloniser la recherche et à créer des espaces de cocréation des connaissances qui soient enrichissants, plutôt que d'extraire des savoirs des communautés autochtones afin de nourrir à sens unique des processus de recherche.

#### **LA CONTRE-CARTOGRAPHIE NARRATIVE POUR « RACONTER » LES TERRITORIALITÉS DES JEUNES AUTOCHTONES URBAINS**

Le processus entrepris avec les cochercheuses représente une contribution importante à la recherche. En effet, la contre-cartographie narrative qui en émerge permet de développer deux notions : d'abord, sur le plan méthodologique, celle de « raconter » les territorialités des jeunes Autochtones ; puis, sur le plan des résultats, la notion de replacer ces territorialités en milieu urbain.

La recherche s'est en effet appuyée sur des processus narratifs dans lesquels les cochercheuses ont partagé leurs expériences et leurs connaissances de la ville. À travers cet échange de récits, elles ont pu réfléchir aux réalités et expériences mutuelles pour en arriver à une compréhension commune de leurs territorialités exprimée dans une carte collective narrative en ligne. Elles ont ainsi entrepris ce que San Pedro (2013) et San Pedro *et al.* (2017) appellent « *storying* » pour décrire l'acte de tisser une réflexion collective concernant des expériences vécues à partir du partage d'histoires, afin d'en arriver à une compréhension et à des récits communs. Cette notion embrasse plus large que le seul acte de raconter pour inclure le fait que cet acte permet de tisser un récit collectif à partir des histoires individuelles partagées. Nous proposons donc d'utiliser « raconter » pour désigner la mise en commun, c'est-à-dire le fait de rassembler et de tisser des expériences, savoirs et histoires dans le but de créer un récit collectif.

Le fait de « raconter » représente ainsi une forme de résistance pour les individus et collectivités autochtones, puisque la valorisation des récits autochtones implique une remise en question de récits dominants (San Pedro 2013). Cette mise en valeur des récits autochtones qui ont été modifiés, exclus ou effacés par les processus coloniaux est aussi conceptualisée par d'autres auteurs et autrices comme

un acte de « *re-storying* » (Feinberg 2021, Kimmerer 2013, Woolner 2009), ce que nous traduirions par « re-raconter », ou conter à nouveau une histoire, dans une perspective alternative. La notion de « raconter » que nous avons développée au cours de ce projet peut ainsi souligner, d'une part, le fait de rassembler les récits qui remettent en question les représentations et discours de la ville colonialiste (Guimont Marceau *et al.* 2023) et, d'autre part, le fait de présenter des contre-récits. En plus de replacer les récits dans une épistémologie autochtone qui valorise l'oralité, « raconter » permet de les réinsérer dans une vision plus large, en termes de temporalité et d'espace, et de montrer comment ils s'inscrivent dans des histoires et des traditions partagées par différentes communautés, et donc, dans des récits collectifs.

Visibiliser ces récits liés aux territorialités autochtones sert par ailleurs à redessiner le paysage urbain ou à « raconter » l'espace autrement (Goeman 2013). Les connaissances et récits « racontés » ont ainsi permis aux cochercheuses de se voir les unes et les autres dans l'espace urbain, de se donner une visibilité et d'interrompre les discours coloniaux qui effacent les présences autochtones en milieu urbain. Autrement dit, cela leur a permis de se replacer dans l'espace urbain. De plus, les cochercheuses lient Montréal aux autres territoires autochtones, remplaçant ainsi l'urbanité au cœur des territoires autochtones et rompant le discours colonial qui les opposait. Loin de les déconnecter de leur(s) culture(s) autochtone(s), Montréal a permis à plusieurs de se les réapproprier, de les situer, de les développer, de les partager et de les montrer. Bref, de continuer à les faire exister.

Les cochercheuses ont néanmoins exprimé, de plusieurs manières, des difficultés liées au fait d'être Autochtone à Montréal. Ces difficultés les ont poussées à vouloir créer un outil, ou des outils, qui permettent de visibiliser les histoires, présences et expériences autochtones dans la ville. Ces outils, dont la carte narrative accessible en ligne, mais aussi un chapitre de livre (voir Ibarra-Lemay *et al.*, sous presse) et une exposition dans l'espace urbain<sup>5</sup>, serviront d'abord à rejoindre d'autres jeunes Autochtones qui rencontrent peut-être aussi des difficultés dans leurs parcours identitaires et qui pourraient bénéficier des expériences « racontées » dans ces récits. Ceux-ci participeront en outre au travail de visibilisation des cultures et présences autochtones dans lequel la communauté est engagée depuis plusieurs décennies. Ces outils visent finalement à permettre aux jeunes Autochtones de se reconnaître dans l'espace urbain et, ainsi, de se sentir à leur place, en réinscrivant des récits autochtones, historiques et contemporains, dans la trame urbaine et le territoire de Montréal.

Finalement, le processus de recherche lui-même a permis à certaines de renforcer leurs processus identitaires et de prendre conscience du fait que, comme l'exprime l'une d'entre elles : « on est partout ! » ; c'est-à-dire qu'ils et elles appartiennent à la ville et que la ville leur appartient. Il s'agit donc d'un processus d'empouvoirement et de subjectivation qui appuie, au bout du compte, les multiples actions autochtones qui leur servent à *prendre leur place* à Montréal et dans les autres villes du Québec. En nous concentrant sur le processus

plutôt que sur le résultat final, ainsi que sur la nature relationnelle des territorialités des jeunes Autochtones, notre recherche s'est centrée sur une pluralité de connaissances et d'expériences. En d'autres termes, le processus lui-même est un moyen significatif pour les cochercheuses de s'engager dans leurs territorialités en les rendant explicites et visibles et en mobilisant les connaissances qu'elles possèdent déjà de ces territorialités. C'est pourquoi nous considérons que le partage, au cœur de notre processus, est aussi important, sinon plus, que la ou les cartes réalisées comme produit final. « Raconter » a permis aux cochercheuses de créer des liens, de se reconnaître, de renforcer des processus identitaires, de soutenir le sentiment communautaire et la solidarité et de valoriser l'appartenance à la ville en s'y replaçant.

## CONCLUSION

Cet article montre qu'il est possible de défier les impacts matériels de la colonisation – tels que les déplacements et la dépossession territoriale – en remplaçant les territorialités autochtones urbaines, ainsi que leurs impacts épistémiques – comme l'effacement des récits autochtones et la domination du discours occidental moderne – en « racontant » les récits autochtones liés à la ville. Le processus de recherche présenté ici soutient le partage d'autres récits, ainsi que leur réinscription dans le territoire urbain. Ce partage, rendu possible par le développement de relations significatives dans un espace culturel sécurisant, a permis la cocréation de connaissances concernant les territorialités de jeunes Autochtones de Montréal/Tiohtià:ke. Il soutient ainsi les processus de résurgences autochtones dans la ville, dans toutes leurs nuances, leurs tensions, leurs contradictions et leurs complexités, et crée un espace de résistance à l'exclusion des peuples autochtones des espaces urbains. Le récit collectif façonné par les cochercheuses remplace les territorialités autochtones dans la trame urbaine et appuie la récupération d'espaces et de territoires. L'expression d'une cochercheuse qui s'est exclamée après un atelier « on habite Montréal ! » exprime à quel point ce processus fait ressortir, d'abord pour elles-mêmes, l'empreinte qu'elles ont sur la ville et, du même coup, comment le fait de (se) « raconter » les replacent dans la ville.

## Notes

1. Étant donné la grande majorité de personnes s'identifiant au genre féminin, nous utilisons le féminin pour nous référer aux cochercheuses de la recherche.
2. Nous avons choisi l'utilisation de guillemets afin de souligner que cette notion embrasse plus large que l'acte de raconter pour inclure le fait que cet acte permet aussi de tisser un récit collectif à partir des histoires individuelles partagées (voir la section Discussion).
3. Il serait par contre complexe de nommer Montréal dans tous les noms que les peuples autochtones lui ont donnés. Nous utilisons donc Tiohtià:ke, son nom kaniienkehá:ka, en respect au statut de gardienne actuelle de ce territoire qui est reconnu à cette nation.
4. Bien que tant des hommes que des femmes autochtones participent à ce mouvement, nous suivons la décision prise pour les cochercheuses d'utiliser un féminin inclusif. D'autant plus que les deux autrices citées ici sont des femmes.

5. Lancée le 18 octobre 2024 au Centre des mémoires montréalaises (MEM).

## Médiagraphie

- Anderson, Thomas. Décembre 2021. « Chapitre 4 : Les jeunes Autochtones au Canada. » (42-28-0001). Dans *Portrait des jeunes au Canada : rapport statistique*. Statistique Canada. <<https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/pub/42-28-0001/2021001/article/00004-fra.pdf?st=src0ks16>>.
- Archibald, Jo-Ann Q'um Q'um Xiiem. 2008. *Indigenous Storywork. Educating the heart, mind, body, and spirit*. Vancouver et Toronto : UBC Press.
- Archibald, Jo-Ann Q'um Q'um Xiiem, Jenny Bol et Jason De Santolo. 2019. *Decolonizing Research: Indigenous Storywork as Methodology*. Londres : Zed Books.
- Berdoulay, Vincent et J. Nicholas Entrikin. 1998. « Lieu et sujet : Perspectives théoriques ». *L'Espace géographique* 2 : 111-121.
- Berno de Almeida, Alfredo, et Glademir Sales. 2009. *Estigmatização e território: mapeamento situacional dos indígenas em Manaus*. Édité par Alfredo Bernardo de Almeida. Manaus, Brésil : Projeto Nova Cartografia Social da Amazônia / UEA Edições.
- Bird-Naytowhow, Kelley, Andrew R. Hatala, Tamara Pearl, Andrew Judge, et Eryne Sjoblom. 2017. « Ceremonies of Relationship: Engaging Urban Indigenous Youth in Community-Based Research ». *International Journal of Qualitative Methods* 16(1) : 1-14. <<https://doi.org/10.1177/1609406917707899>>.
- Blanchet-Cohen, Natasha et Catherine Richardson/Kinewesquao. 2017. « Foreword: Fostering cultural safety across contexts ». *AlterNative* 13(3) : 138-141.
- Boll-Bosse, Amber J. et Katherine B. Hankins. 2018. « “These Maps Talk for Us”: Participatory Action Mapping as Civic Engagement Practice ». *The Professional Geographer* 70(2) : 319-326. <<https://doi.org/10.1080/00330124.2017.1366788>>.
- Brascoupe, Simon et Catherine Waters. 2009. « Cultural Safety: Exploring the Applicability of the Concept of Cultural Safety to Aboriginal Health and Community Wellness ». *The Journal of Aboriginal Health/Journal de la santé autochtone* 5(2) : 6-41.
- Brown, Greg et Marketta Kytta. 2018. « Key issues and priorities in participatory mapping: Toward integration or increased specialization? » *Applied Geography* 95 : 1-8. <<https://doi.org/10.1016/j.apgeog.2018.04.002>>.
- Cahill, Caitlin. 2007. « The Personal is Political: Developing new subjectivities through participatory action research ». *Gender, Place & Culture* 14 (3) : 267-292. <<https://doi.org/10.1080/09663690701324904>>.
- Caquard, Sébastien et William Cartwright. 2014. « Narrative Cartography: From Mapping Stories to the Narrative of Maps and Mapping ». *The Cartographic Journal* 51(2) : 101-106. <<https://doi.org/10.1179/0008704114Z.000000000130>>.
- Caquard, Sébastien, Stephanie Pyne, Heather Igloliorte, Krystina Mierins, Amos Hayes et D. R. Fraser Taylor. 2009. « A “Living” Atlas for Geospatial Storytelling: The Cybercartographic Atlas of Indigenous Perspectives and Knowledge of the Great Lakes Region ». *Cartographia* 44(2) : 83-100.
- CERP (Commission d'enquête sur les relations entre les Autochtones et certains services publics : écoute, réconciliation et progrès). 2019. « Rapport final ». Québec : Gouvernement du Québec. <<https://www.cerp.gouv.qc.ca/index.php?id=2>> (consulté le 16 janvier 2020).
- Côté, Serge, Camil Girard, Patrice Leblanc et Jacques Kurtness. 2015. « Migration interne et dynamique culturelle chez les jeunes des



- Premières Nations au Québec (Canada), Innus, Atikamekw et Algonquins ». *Anales de Antropología* 49 (II) : 175-205.
- Coulthard, Glen Sean et Leanne Betasamosake Simpson. 2016. « Grounded Normativity / Place-Based Solidarity ». *American Quarterly* 68(3) : 249-255.
- Coulthard, Glen Sean. 2014. *Red Skin, White Masks*. Minneapolis : University of Minnesota Press. <<https://www.upress.umn.edu/book-division/books/red-skin-white-masks>>.
- Derickson, Kate Driscoll et Paul Routledge. 2015. « Resourcing Scholar-Activism: Collaboration, Transformation, and the Production of Knowledge ». *The Professional Geographer* 67(1) : 1-7. <<https://doi.org/10.1080/00330124.2014.883958>>.
- Dorries, Heather, David Hugill et Julie Tomiak. 2019. « Racial capitalism and the production of settler colonial cities ». *Geoforum*. <<https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2019.07.016>>.
- Eades, Gwilym et Yingqin Zheng. 2014. « Counter-mapping as assemblage: reconfiguring indigeneity ». *IFIP Advances in Information and Communication Technology* 446 : 79-94. <[https://doi.org/10.1007/978-3-662-45708-5\\_6](https://doi.org/10.1007/978-3-662-45708-5_6)>.
- Edmonds, Penelope. 2010. « Unpacking Settler Colonialism's Urban Strategies: Indigenous Peoples in Victoria, British Columbia, and the Transition to a Settler-Colonial City ». *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine* 38(2) : 4-20.
- Feinberg, Pohanna Pyne. 2021. « Re-storying place: The pedagogical force of walking in the work of Indigenous artist-activists Émilie Monnet and Cam ». *International Journal of Education through Art* 17(1) : 163-185.
- Goeman, Mishuana. 2013. *Mark my words: Native women mapping our nations*. Minneapolis, MN : University of Minnesota Press.
- Grande, Sandy, Timothy San Pedro et Sweeney Windchief. 2015. « 21st Century Indigenous Identity Location: Rememberance, Reclamation, and Regeneration ». Dans *Multicultural Perspectives on Race, Ethnicity, and Identity*. Sous la direction de D. Koslow et L. Sallet, 105-122. Washington, DC : NASW Press.
- Guimont Marceau, Stéphane. 2020. « Territoires urbains et citoyenneté. Une ambassade autochtone pour Montréal/Tiohtià:ke ». Dans *Peuples autochtones et politique au Québec : identités, citoyenneté et autodétermination*. Sous la direction de Stéphane Guimont Marceau, Jean-Olivier Roy et Daniel Salée, 239-268. Québec : PUQ.
- Guimont Marceau, Stéphane et Marie-Eve Drouin-Gagné. À paraître. « Appropriation spatiale et transgression de l'ordre spatial colonial par de jeunes Autochtones de Montréal/Tiohtià:ke ». *Mappemonde*.
- Guimont Marceau, Stéphane, Marie-Eve Drouin-Gagné et Ángela López Urrego. 2024. « Des relations comme support des méthodes de recherche participatives : polylogue, cartographie et décolonisation ». *Sociologie et Société* 54 (22) : 101-123.
- Guimont Marceau, Stéphane, Naomie Léonard et Raphaëlle Ainsley-Vincent. 2023. « Entre villes colonialistes et villes autochtones, vers un changement de paradigme en études urbaines ? » Dans *Regards croisés sur les études urbaines au Québec et en Colombie-Britannique*. Sous la direction de Sandra Breux et Meg Holden, 193-220. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Guimont Marceau, Stéphane, Dolores Figueroa Romero, Vivan Jiménez Estrada et Roberta Rice. 2020. « Approaching violence against Indigenous women in the Americas from relational, intersectional and multiscale perspectives ». *Revue canadienne des études latino-américaines et caraïbes / Canadian Journal of Latin American & Caribbean Studies* 45(1) : 5-25.
- Herlihy, Peter H. et Gregory Knapp. 2003. « Maps of, by, and for the Peoples of Latin America ». *Human Organization* 62(4) : 303-14.
- Hirt, Irène et Louca Lerch. 2014. « Cartografiar las territorialidades indígenas en los Andes bolivianos: Intereses políticos y desafíos metodológicos ». *CyberGeo: European Journal of Geography* 2014 (February 2014). <<https://doi.org/10.4000/cybergeogeo.26207>>.
- Howard, Heather A. et Craig Proulx. 2011. *Aboriginal Peoples in Canadian Cities: Transformations and Continuities*. Waterloo : Wilfrid Laurier University Press. <<https://www.wlupress.wlu.ca/Books/A/Aboriginal-Peoples-in-Canadian-Cities>>.
- Howard Wagner, Deirdre. 2020. *Indigenous Invisibility in the City: Successful Resurgence and Community Development Hidden in Plain Sight*. 1<sup>re</sup> éd. New York/London : Routledge. <<https://doi.org/10.4324/9780429506512>>.
- Hugill, David. 2017. « What is a settler-colonial city? » *Geography Compass* 11(5) : e12315. <<https://doi.org/10.1111/gec3.12315>>.
- Ibarra-Lemay, Alicia, Coralie Niquay, Jennifer Buckell, Stéphane Guimont Marceau, Marie-Eve Drouin-Gagné. Sous presse. « Aká:ra tanon Tiohtià:ke: décoloniser la recherche en tressant un récit collectif ». Dans *Les jeunesses autochtones : décolonisation, fierté et mieux-être*. Sous la direction de Natasha Blanchet-Cohen et Véronique Picard. Québec, Presses de l'Université Laval.
- Jardine, Cynthia G. et Angela James. 2012. « Youth researching youth: benefits, limitations and ethical considerations within a participatory research process ». *International Journal of Circumpolar Health* 71(1). <<https://doi.org/10.3402/ijch.v71i0.18415>>.
- Joyal, Claude. 2016. « Des matériaux venus d'ailleurs ». Dans *Lumières sous la ville. Quand l'archéologie raconte Montréal*. Sous la direction de Anne-Marie Balac et François C. Bélanger, 31. Montréal : Recherches amérindiennes au Québec.
- Kermoal, Nathalie et Carole Lévesque. 2010. « Repenser le rapport à la ville : pour une histoire autochtone de l'urbanité ». *Nouvelles pratiques sociales* 23(1) : 67-82. <<https://doi.org/10.7202/1003168ar>>.
- Kimmerer, Robin Wall. 2015. *Braiding Sweetgrass. Indigenous wisdom, scientific knowledge, and the teachings of plants*. Minneapolis : Milkweed.
- Kindon, Sara, Rachel Pain et Mike Kesby, dir. 2008. *Participatory Action Research Approaches and Methods: Connecting People, Participation and Place*. London : Routledge.
- Kovach, Margaret. 2021. *Indigenous methodologies: Characteristics, conversations, and contexts*. Toronto : University of Toronto Press.
- Lévesque, Carole et Édith Cloutier. 2013. « Les Premiers Peuples dans l'espace urbain au Québec : trajectoires plurielles ». Dans *Les Autochtones et le Québec : Des premiers contacts au Plan Nord*. Sous la direction de Alain Beaulieu, Martin Papillon et Stéphan Gervais, 281-296. Montréal : Presses de l'Université de Montréal. <<http://books.openedition.org/pum/5653>>.
- López Urrego, Ángela. 2010. « Una noción de territorio y los sistemas de información geográfica participativos: experiencia en una comunidad indígena del amazonas colombiano ». *UD y la geomática* 4 : 3-14.
- Lucchesi, Annita Hetoevéhotok'e. 2018. « "Indians Don't Make Maps": Indigenous Cartographic Traditions and Innovations ». *American Indian Culture and Research Journal* 42(3) : 11-26. <<https://doi.org/10.17953/aicrj.42.3.lucchesi>>.
- Newhouse, David. 2003. « L'infrastructure invisible : institutions et organismes autochtones en milieu urbain ». Dans *Des gens d'ici. Les Autochtones en milieu urbain*. Sous la direction de David Newhouse et Evelyn Peters, 267-278.
- Newhouse, David et Evelyn Peters. 2003. *No strangers in these parts: urban Aboriginal peoples*. Ottawa : Polic Research Initiative.
- Orangotango+, Kollektiv, dir. 2018. *This is not an atlas. A Global Collection of Counter-Cartographies*. Bielefeld : transcript Verlag. <<https://www.transcript-verlag.de/media/pdf/c8/ae/95/oa9783839445198piaLejLWlxxQp.pdf>>.

- Peluso, Nancy Lee. 1995. « Whose woods are these? Counter-mapping forest territories in Kalimantan, Indonesia. » *Antipode* 27(4) : 383-406. <<https://doi.org/10.1111/j.1467-8330.1995.tb00286.x>>.
- Peters, Evelyn et Chris Andersen. 2013. *Indigenous in the city: Contemporary identities and cultural innovation*. Vancouver : UBC Press.
- Porter, Libby et Oren Yiftachel. 2019. « Urbanizing settler-colonial studies: introduction to the special issue ». *Settler Colonial Studies* 9(2) : 177-186. <<https://doi.org/10.1080/2201473X.2017.1409394>>.
- Pualani Louis, Renee, Jay T. Johnson et Albertus Hadi Pramono. 2012. « Introduction: Indigenous Cartographies and Counter-Mapping ». *Cartographica: The International Journal for Geographic Information and Geovisualization* 47(2) : 77-79. <<https://doi.org/10.3138/cart0.47.2.77>>.
- Pualani Louis, Renee. 2007. « Can You Hear us Now? Voices from the Margin: Using Indigenous Methodologies in Geographic Research ». *Geographical Research* 45(2) : 130-139. <<https://doi.org/10.1111/j.1745-5871.2007.00443.x>>.
- Razack, Sherene H. 2002. *Race, Space, and the Law: Unmapping a White Settler Society*. Toronto : Between the lines.
- RCAAQ (Regroupement des Centres d'amitié autochtones du Québec). 2021. « Cadre de référence en recherche par et pour les Autochtones en milieu urbain au Québec ». Wendake.
- Rodríguez, Louie F. et Tara M. Brown. 2009. « From voice to agency: Guiding principles for participatory action research with youth ». *New Directions for Youth Development* 2009 (123) : 19-34. <<https://doi.org/10.1002/yd.312>>.
- San Pedro, Timothy. 2013. « Understanding Youth Cultures, Stories, and Resistances in the Urban Southwest: Innovations and Implications of a Native American Literature Classroom ». Phoenix : Arizona State University.
- San Pedro, Timothy, Elijah Carlos et Jane Mburu. 2017. « Critical Listening and Storying: Fostering Respect for Difference and Action Within and Beyond a Native American Literature Classroom ». *Urban Education* 52(5) : 667-693. <<https://doi.org/10.1177/0042085915623346>>.
- Simpson, Leanne Betasamosake. 2014. « Land as pedagogy: Nisnaabeg intelligence and rebellious transformation ». *Decolonization: Indigeneity, Education & Society* 3(3) : 1-25.
- Sium, Aman et Eric Ritskes. 2013. « Speaking Truth to Power: Indigenous Storytelling as an Act of Living Resistance ». *Decolonization: Indigeneity, Education & Society* 2(1) : I-X.
- Smith, Linda Tuhiwai. 1999. *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples*. London/New York : Zed Books.
- Statistique Canada. 2017. *Province du Québec. Peuples autochtones*. Série « Perspective géographique, Recensement de 2016. Produit no. 98-404-X2016001 au catalogue de Statistique Canada. Ottawa. <<https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/as-sa/fogs-spg/Facts-pr-fra.cfm?LANG=Fra&GK=PR&GC=24&TOPIC=9>>.
- Taché, Karine et Roland Tremblay. 2016. « L'île avant la ville : la présence amérindienne ». Dans *Lumières sous la ville. Quand l'archéologie raconte Montréal*. Sous la direction de Anne-Marie Balac et François C. Bélanger, 27-37. Montréal : Recherches amérindiennes au Québec.
- Thom, Brian. 2009. « The Paradox of Boundaries in Coast Salish Territories ». *Cultural Geographies* 16(2) : 179-205. <<https://doi.org/10.1177/1474474008101516>>.
- Tomiak, Julie. 2017. « Contesting the Settler City: Indigenous Self-Determination, New Urban Reserves, and the Neoliberalization of Colonialism ». *Antipode* 49(4) : 928-945. <<https://doi.org/10.1111/anti.12308>>.
- Tomiak, Julie. 2011. « Indigeneity and the City Representations, Resistance, and the Right to the City ». Dans *Lumpencity: Discourses of Marginality | Marginalizing Discourses*. Sous la direction de Alan Bourke, Tia Dafnos et Markus Kip, 163-191. Red Quill Books.
- Torre, María Elena. 2009. « Participatory Action Research and Critical Race Theory: Fueling Spaces for Nos-otras to Research ». *The Urban Review* 41(1) : 106-120. <<https://doi.org/10.1007/s11256-008-0097-7>>.
- Tuck, Eve et K.W Yang. 2012. « Decolonization is not a metaphor ». *Decolonization: Indigeneity, Education & Society* 1(1) : 1-40.
- Vizenor, Gerald Robert. 2008. *Survivance: Narratives of Native Presence*. Lincoln : University of Nebraska Press.
- Walker, Ryan C. 2006. « Searching for Aboriginal/Indigenous Self-Determination: Urban Citizenship in the Winnipeg Low-Cost-Housing Sector, Canada ». *Environment and Planning A: Economy and Space* 38(12) : 2345-2363. <<https://doi.org/10.1068/a38136>>.
- Windchief, Sweeney et Timothy San Pedro. 2019. *Applying Indigenous Research Methods: Storying with Peoples and Communities*. New York : Routledge.
- Wilson, Shawn. 2008. *Research is ceremony: Indigenous research methods*. Black Point, N.S. : Fernwood.
- Woolner, Christina. 2009. « Re-Storying Canada's Past: A Case Study in the Significance of Narratives in Healing Intractable Conflict ». *Beyond Intractability Project*. <<http://www.beyondintractability.org/casestudy/woolner-re-storying>>.